Livraison 2me. 3e SÉRIE. Tome 4.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Procès-verbaux.

Election des officiers.

Le froid en Louisiane. — Dr. Alfred Mercier.

Réponse aux questions posées par le Dr. Mercier. — Dr. G. Devron.

La Faune des tombeaux. — Dr. Le Monnier.

Cartes géographiques. — Jansonius et Hondius.

Promenade au Canada. — Guy de Morant.

Miscellanées.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme. Vve. H. BILLARD,** 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1888.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1888.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 9 Décembre 1887.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures M. le Président ouvre la séance. Le procès-verbal de la séance du 25 novembre est lu et adopté.

Sur motion faite par M. Rouen, M. le Dr. Le Monnier est adjoint au comité chargé des préparatifs du banquet.

La parole est à M. Daussin pour lire une petite Nouvelle intitulée: "La Soirée du Colonel."

M. Fortier cède le fauteuil de la présidence à M. le

Dr. Le Monnier, et communique une "Etude sur le drame au seizième siècle."

Après avoir pris connaissance de la liste des publications reçues, l'assemblée est ajournée au 23 décembre.

Séance du 13 Janvier 1888.

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL BEAUREGARD.

A huit heures M. le Président ouvre la séance, et invite le Secrétaire à lire le procès-verbal.

Une pluie battante, accompagnée d'un vent glacial, ayant empêché les membres de l'Athénée de se réunir le 23 décembre, le Secrétaire lit le compte-rendu de la séance du 9 décembre. Le procès-verbal est mis aux voix et adopté.

L'ordre du jour appelle le ronouvellement annuel du Bureau.

Sont élus :

Président..............M. le Gén. Beauregard.
1er Vice-président.....M. le Prof. Alcée Fortier.
2me Vice-président....M. Bussière Rouen.
1er Sous-secrétaire.....M. Jno. L. Peytavin.
2me Sous-secrétaire....M. Gaston Doussan.

Les membres du comité de rédaction nommés par M. le Président, sont :

MM. Alcée Fortier, président, J. J. Castellanos, Dell'Orto, Rouen, Peytavin.

Le comité chargé de pourvoir au banquet commémoratif de la fondation de l'Athénée, en a fixé la date au 14 janvier; le repas aura lieu au restaurant de M. Victor Béro, dans un salon particulier.

M. le Président prononce l'ajournement.

Séance du 27 Janvier 1888.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

La séance est ouverte à huit heures.

Le procès-verbal de la séance du 13 janvier est lu et adopté sans observation.

La parole est à M. le Dr. Alfred Mercier pour une communication sur le froid en Louisiane.

LE FROID EN LOUISIANE.

Il y aurait un travail intéressant à entreprendre sur le climat de la Louisiane. D'abord, on pourrait se poser cette question : " La moyenne de la température y a-t-elle augmenté ou diminué ? " En d'autres termes : " La Louisiane de nos jours est-elle plus chaude ou plus froide que celle du temps de Bienville ? " On pourrait encore se demander, en se limitant à la Nouvelle-Orléans, quel résultat définitif ont produit, au point de vue de la température, le déboisement autour de la ville et le desséchement de l'ancienne cyprière. La suppression des marécages, en rendant l'air qui nous entoure moins humide, l'a-t-elle rendu plus chaud ? La forêt qui autrefois formait un rideau entre la Nouvelle-Orléans et le vent du nord, n'a-t-elle pas, en disparaissant, favorisé le refroidissement des couches inférieures de notre atmosphère ? Si nos hivers sont devenus plus doux, ou plus rigoureux, quels rapports a-t-on constatés entre l'un ou l'autre changement et la culture des champs et des jardins ? Ce changement a-t-il exercé une influence appréciable sur l'état sanitaire de notre milieu ?

Voilà des sujets d'étude qui mériteraient d'être approfondis. Espérons qu'un des membres de l'Athénée les

abordera vaillamment, à ses heures de loisir, et nous fera part de ses recherches. La communication qui vous est faite ce soir n'est qu'un simple aperçu des conditions climatologiques de la Louisiane considérées d'une manière générale, et, pour ainsi dire, en passant.

Beaucoup de personnes, non seulement à l'étranger mais même aux Etats-Unis, ont une idée erronée de notre climat : de ce que la canne à sucre, l'oranger et le palmier sont cultivés en Louisiane, elles s'imaginent que nous n'avons pas d'hiver, ou que, si nous en avons un, c'est plutôt une sorte de printemps. Vous vous rappelez encore une lettre qui nous fut adressée, il y a deux ans, d'une ville où il neigeait, et dont l'auteur nous disait : "Vous, Messieurs de l'Athénée louisianais, plus heureux que nous, vous habitez un pays où les rigueurs de l'hiver sont inconnues." Or, peu de jours avant la réception de cette lettre, nous avions eu un froid à faire grelotter les voyageurs de New-York ou de Paris en tournée parmi nous.

Ce qu'il y a de bien vrai, c'est qu'ici la température est en grande partie sous la dépendance du vent : si, au cœur de l'hiver, la brise souffle du sud-est ou du sud-ouest, il fait chaud ; les pardessus des hommes et les manteaux des femmes sont mis de côté, on s'habille aussi légèrement qu'au commencement de l'automne. Puis, au bout de quelques jours de beau temps, il pleut ; le vent saute au nord ; dans l'espace d'une nuit le thermomètre centigrade descend de douze ou quinze degrés. Une bise glaciale enfile la vallée du Mississippi où elle ne rencontre aucun obstacle, et arrive jusqu'à nous comme une flèche. La veille, au moment de se coucher, on s'éventait, on chassait les moustiques que la chaleur avait fait sortir de leurs coins obscurs ; on est réveillé par une sensation de froid, on se lève pour prendre des

couvertures; le matin, quand on sort de sa chambre, il y a dans les baquets de la cour une couche de glace plus ou moins épaisse, et les robinets des citernes sont gelés.

Ce sont ces transitions violentes qui font que l'hiver est si rude en Louisiane; mais c'est surtout la persistance du vent du nord qui décuple, en quelque sorte, l'intensité du froid chez nous. Ceux des membres de l'Athénée qui assistaient à la fête de l'Exposition le 8 janvier 1886, et restèrent assis sur l'estrade trois ou quatre heures, se souviendront toujours des souffrances que leur infligea l'abaissement incessant de la température. Au sortir de la cérémonie, on fut assailli par un *coup de nord* qui aurait certainement fait périr un homme attaché à un poteau au milieu de la plaine. Lorsque je rentrai chez moi, au coucher du soleil, je rencontrai sur mon chemin une demi-douzaine de lézards asphyxiés et noirs comme le sol auquel ils étaient collés; j'essayai vainement de les ranimer, en les approchant du feu; ils n'étaient pas seulement engourdis, mais bien morts. Le thermomètre continua de baisser pendant la nuit; le lendemain matin, on voyait, sur les trottoirs contigus à des jardins, des cadavres de petits oiseaux, qui, tués par la gelée, étaient tombés des arbres où ils avaient cru trouver un abri.

C'est donc le vent qui joue le principal rôle dans nos hivers: souffle-t-il du nord avec violence, on est plus glacé ici, avec quatre degrés au-dessous de zéro, qu'à Londres ou à Paris avec douze degrés. Pour bien faire ressortir la part du vent dans la sensation causée par le froid, voyons comment les choses se passent en Sibérie; le contraste est aussi instructif que frappant.

On lit dans l'*Année scientifique*, 1866, de M. Louis Figuier, le passage suivant:

"On trouve, dans le *Voyage en Sibérie* de MM. Ch. Hansteen et Due, des détails fort intéressants sur le froid qui règne dans ce pays. La grande distance qui sépare la Sibérie de l'Océan Atlantique, disent les voyageurs, fait que l'atmosphère est généralement pure et sans vapeurs. On y jouit presque toujours d'un ciel sans nuages. A Irkoutzk, par exemple, en 1865, depuis le mois de janvier, époque à laquelle se gela le fleuve Angara, jusqu'à son dégel, qui eut lieu au commencement d'avril, le ciel fut toujours si limpide qu'il n'y avait pas le moindre nuage à l'horizon. Par trente degrés centigrades de froid, le soleil, depuis son lever jusqu'à son coucher, fut toujours aussi net et aussi brillant qu'une belle pièce d'or, et, la nuit, les étoiles resplendissaient d'un éclat inconnu en Angleterre et en France.

"Par trente-huit degrés centigrades de froid, l'air était si immobile que l'on pouvait, avec une chandelle, sortir dans la campagne, pour lire le thermomètre et vérifier si le mercure n'y était pas gelé, sans que la flamme fût le moins du monde agitée. Sans ce calme bienfaisant, l'homme ne pourrait vivre en Sibérie à ciel découvert."

Il est évident que si le vent se taisait en Louisiane, comme en Sibérie, dans la saison hyémale, nous aurions une température fort agréable. Loin de là, nous souffrons des effets qu'un froid excessif produit sur la peau et les membranes muqueuses ; nous avons des crevasses aux mains, des engelures aux pieds, des gerçures aux lèvres et aux narines. Il est vrai qu'ici le niveau de la colonne thermométrique ne reste jamais longtemps au-dessous du point de congélation ; au bout de quatre ou six jours, il y a une détente. Cependant, nous avons quelquefois des gelées qui durent toute une semaine. Pendant l'hiver de 1878-79, nous eûmes ici en petit ce

qui se produisit en grand dans le nord de la France, une pluie fine qui se transformait en glace à mesure qu'elle tombait sur les arbres et le gazon ; les branches et les feuilles des végétaux étaient couvertes d'une croûte transparente et lourde comme le cristal. De gros rameaux fléchissaient et rompaient sous le poids de l'eau solidifiée. Cette pluie glaciaire ne dura ici qu'une quarantaine d'heures; elle persista plus longtemps en France, et produisit, dans la forêt de Fontainebleau, des dégâts tels que l'on eût dit, en parcourant ce beau bois, qu'il avait été saccagé par plusieurs cyclones qui eussent tourbillonné sur lui dans tous les sens. Dans les campagnes, aux environs de Paris, on ramassa des oiseaux littéralement enveloppés d'un linceul de glace. Ce n'est pas qu'il fît un froid extraordinaire ; ce qu'il y eut de remarquable, ce fut la persistance de la congélation de la pluie immédiatement après sa chute. Ce phénomène fit naturellement penser à la période glaciaire des géologues ; on se dit que cette révolution à la surface de notre globe, pouvait bien avoir été amenée moins par l'intensité du froid que par la durée d'une pluie semblable à celle dont on venait d'être témoin oculaire.

Il ne faut pas trop nous plaindre de notre hiver, il a son bon côté ; il nous repose de nos longs mois chauds, et renouvelle notre énergie. N'envions pas le printemps éternel tant chanté par les poètes; une température toujours tiède relâche les ressorts de l'organisme, et une flore offrant au regard toujours le même tableau ne tarde pas à le fatiguer par sa monotonie.

Les jours et les nuits en Louisiane, au commencement de l'automne et au printemps, sont généralement splendides ; mais notre climat étant humide, la grande quantité d'eau suspendue dans notre atmosphère en voile la transparence, et donne à l'azur de notre ciel une teinte

lactée. Il ne faut pas, quelque beau que soit notre ciel, le comparer à celui du Midi de l'Italie; alors même qu'il est entièrement dégagé de nuages, il n'a pas le bleu foncé de celui de Naples; l'air qui nous entoure n'a jamais cette limpidité dans laquelle les objets se dessinent si nettement aux yeux du voyageur émerveillé, à mesure qu'il avance au sud de la Méditerranée. En revanche, au mois de juin, de juillet et d'août, nous avons des nuages dont la beauté et la variété excitent l'admiration de quiconque est sensible aux charmes de la forme et de la couleur. Un jour, n'en doutons pas, ils attireront l'attention des peintres de talent; bien souvent, en les contemplant, je me suis rappelé les grandes toiles de Paul Véronèse et du Tintoret, et je regrettais que le pinceau d'un homme de génie ne fût pas là pour en perpétuer le dessin et le coloris.

Pour en revenir au froid, si le vent du nord nous fait la guerre en hiver, il se montre notre ami dans la saison des fortes chaleurs, en tempérant l'ardeur du soleil; il rivalise avec la brise du sud, qui, traversant le golfe du Mexique, nous apporte une agréable fraîcheur. Du reste, nos étés ne sont pas toujours les mêmes; nous en avons auxquels des ondées presque quotidiennes enlèvent une quantité considérable de leur calorique. Il arrive même parfois qu'en juin ou juillet on éprouve une vraie sensation de froid, si le vent du nord vient à souffler tout à coup et avec quelque force.

ALFRED MERCIER.

M. le Président.—Des questions d'un intérêt particulier pour nous, sont posées dans la communication qui vient de nous être faite: si quelqu'un parmi nos collègues possède les renseignements nécessaires pour y

répondre, nous lui serions obligés de vouloir bien nous éclairer.

M. le Dr. Devron. — J'ai écouté avec attention l'intéressante communication de notre Secrétaire. Quoique mes études et mes recherches ne soient pas aussi approfondies que le sujet le réclame, je tâcherai de répondre aux questions qui s'y trouvent posées.

Le déboisement autour de la Nouvelle-Orléans a été un des résultats de la guerre de sécession. Pendant l'occupation militaire de notre ville par le général Butler et ses successeurs, de 1862 à 1866, la forêt qui nous séparait du lac Pontchartrain fut entièrement détruite pour fournir le bois de chauffage; la cyprière eût été en même temps complètement desséchée, si le système de drainage employé n'eût pas consisté à jeter les eaux pluviales et le contenu de nos fossés et canaux dans la cyprière de l'autre côté des coteaux de la métairie et de Gentilly, pour s'y évaporer ou se perdre dans le lac.

Le desséchement de nos cyprières et la pureté comparative de leurs émanations est d'une date plus récente. En 1874-75 on creusa des canaux destinés à conduire jusqu'au lac le contenu de nos fossés et de nos canaux urbains, ne laissant dans les cyprières que les eaux pluviales qu'elles reçoivent directement.

Le déboisement et le desséchement des cyprières autour de la ville, bien que rendant le séjour de la Nouvelle-Orléans plus agréable, par le passage qu'ils ouvraient aux brises du lac, eurent, au point de vue de la salubrité publique, un effet des plus désastreux. Le sol de nos cyprières si longtemps abrité des rayons du soleil et de l'évaporation due aux vents, formé d'ailleurs de matières végétales réduites à l'état d'humus, laissa échapper les germes des fièvres paludéennes sous toutes les formes connues, depuis la simple fièvre intermittente

jusqu'à la fièvre pernicieuse et même cette fièvre hémorrhagique qui présente une si grande ressemblance avec la fièvre jaune, que des médecins de grande expérience considèrent ces deux maladies comme identiques. Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de discuter cette question ; qu'il nous suffise de savoir que le caractère de toutes ces fièvres est très-grave.

Puisque je vous parle de l'influence funeste du déboisement de nos cyprières, je désire vous donner le résultat de mes observations faites en 1874 dans le troisième district. Cette partie de la ville contenait, à cette époque, environ quarante-cinq mille habitants. Ses limites sont d'un côté le fleuve, de l'autre le lac, et elle s'étend de l'Esplanade aux casernes. Etant attaché au Bureau de Santé qui avait mis ce district sous ma surveillance, j'avais toutes les facilités désirables pour faire mes recherches. Je m'efforçais de pénétrer la cause de la mortalité dans ces fièvres, et chaque fois qu'un décès amené par ces maladies était communiqué au Bureau de Santé, je faisais une inspection au domicile du défunt, afin de découvrir si des causes locales avaient eu part au résultat ; je conservais mes notes, marquant en même temps, sur une carte du district, le lieu du décès. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés, que je fus frappé d'un fait fort significatif : les rues perpendiculaires au fleuve et au lac, fournissaient un chiffre de mortalité bien supérieur à celui des rues parallèles au fleuve. Je poursuivis mes observations pendant le reste de l'année, et le résultat continua à être le même. Dans mon rapport annuel au Bureau de Santé pour l'année 1874, je donne les chiffres suivants : 162 morts causées par les fièvres malariales, dont 121 parmi la population blanche et 41 parmi les noirs ; 122 de ces morts le long des rues perpendiculaires au fleuve, et seulement 40

dans les rues qui lui sont parallèles. Les encoignures présentaient une disposition favorable à la mortalité; nombre de rues, à leur intersection, fournissaient 2 à 3 morts. Ce résultat, dans mon opinion, était attribuable aux émanations des cyprières poussées par le vent du nord dans les rues aboutissant directement au fleuve.

L'année 1874 fut remarquable par la haute température qui régna à la Nouvelle-Orléans, et dans ses environs, du 9 au 16 août, semaine au cours de laquelle la mortalité de toute cause s'éleva à 296; la semaine précédente elle avait été de 153, et la semaine suivante elle tombait à 130. La grande mortalité, pendant cette période de chaleur sèche, fut attribuée à l'élévation de la température et à l'insomnie dont elle accablait les malades. Mes observations me portent à croire que si la chaleur a joué un rôle important dans cette forte mortalité, elle n'a agi que par l'évaporation plus active de l'eau de nos cyprières. Mes notes, pour les trois semaines du 2 au 23 août 1874, me donnent 7 morts du 2 au 9, 28 du 9 au 16, et seulement 6 du 16 au 23. Des 28 morts, pendant la semaine du 9 au 16, 23 eurent lieu dans les rues s'étendant de la cyprière au fleuve, et seulement 5 dans les rues parallèles au fleuve.

L'état sanitaire de la ville s'est, depuis, beaucoup amélioré, parce que la forêt détruite a en partie repoussé, et que maintenant, comme je l'ai dit, le dessèchement s'opère à l'aide de canaux conducteurs qui vont se déverser dans le lac. Si la ville n'est pas aussi saine qu'elle devrait l'être, c'est que nos canaux n'ont pas été nettoyés et que les eaux saumâtres du lac viennent quelquefois inonder une partie de la ville, grâce aux conditions défectueuses des levées du canal Carondelet.

La destruction de l'ancienne forêt entre la ville proprement dite et le lac, a certainement permis au vent du

nord de nous frapper plus directement ; mais je ne crois pas que la disparition de ce rideau, en exposant à l'air libre le sol humide de nos cyprières, ait beaucoup changé la température de notre ville située au sud du lac Pontchartrain, situé lui-même au midi du vaste territoire qui nous sépare du pôle nord.

Comme l'a dit le Dr. Mercier, le vent exerce une action très-puissante sur la température. Le vent du nord à la Nouvelle-Orléans, en hiver, est très-piquant, lorsque, venant des régions polaires, il glisse sur un sol couvert de neige et sur des lacs et des rivières glacés, et garde la même température. Il devient un peu plus humide au contact du lac Pontchartrain qu'il traverse, et se modifie quelque peu en se frayant un chemin dans la jeune forêt de trois ou quatre milles d'étendue qui nous sépare du lac. En été ce même vent est agréable, s'il nous arrive après avoir passé sur des régions arrosées par des pluies récentes ; mais si une grande sécheresse a existé depuis quelque temps dans les contrées où il vient à passer, il s'imprègne de leur chaleur et augmente celle dont notre ville souffrait déjà. C'est ce vent du nord, aride et brûlant, qui, précédé par une sécheresse de deux mois environ, souffla ici pendant la semaine si meurtrière du 9 au 16 août 1874.

Le déboisement de nos cyprières, sans nul doute, a dû rendre, pendant quelques années, la culture des plantes exotiques ou tropicales en plein air plus difficile ; mais il n'a en rien changé nos cultures rurales, et ce n'est pas lui qu'il faut accuser des ravages subis par nos orangers, mais bien ces cyclones de vents froids, ces *blizzards* tels que ceux qui ont causé tant de souffrances ces jours derniers dans les Etats situés plus au nord, et dont nous n'avons presque rien senti, grâce à un vent du sud venu du golfe du Mexique, et qui, rencontrant celui du nord

entre Vicksburg et Natchez, l'a forcé à changer de route et à aller terminer ses désastres dans le Texas et la Floride.

M. le Dr. Le Monnier donne lecture d'un article qu'il a remarqué dans une revue de biologie; l'auteur, M. M. P. Mégnin, s'est appliqué à rechercher quels sont les insectes dont les larves trouvent leur nourriture sur les cadavres humains. " Ces insectes, dit-il, sont des Diptères, des Coléoptères et même des Lépidoptères et des Arachnides appartenant au groupe des Acariens. Ils ne déposent pas leurs œufs sur les cadavres au même moment; ils choisissent chacun un certain degré de décomposition, et le moment de ce choix varie depuis quelques minutes jusqu'à deux ou trois ans après la mort. Les espèces d'insectes recueillies par nous dans les bières exhumées, soit à l'état parfait, soit à l'état de larves, soit à l'état de chrysalides pleines ou vides, sont les suivantes : — Quatre espèces de diptères ; une espèce de coléoptère ; deux thysanoures, et une jeune jule indéterminée.—

Parmi ces larves qui composent la Faune des tombeaux, les unes proviennent d'œufs que des diptères ont déposés dans les ouvertures naturelles, bouche ou narines des morts avant leur ensevelissement. Ces diptères abondent dans les chambres de malades et dans les salles des hôpitaux pendant l'été; l'hiver, ils disparaissent. D'autres larves, celles des Phoras et des Rhizophages, proviennent d'œufs déposés à la surface du sol; elles traversent la couche de terre qui les sépare du cadavre inhumé depuis deux ans."

Les recherches de M. Mégnin ont été faites en France; il est probable que dans les pays intertropicaux, où les

diverses espèces d'insectes sont si nombreuses, la Faune des sépultures est plus riche.

MM. les Drs. Dell'Orto, Le Monnier et Alfred Mercier citent des faits tirés de leur pratique, pour montrer que des insectes hominivores n'attendent pas toujours, pour se repaître, que la décomposition cadavérique ait préparé leur nourriture ; on les voit s'agiter dans les plaies des blessés, dans les tumeurs en suppuration, à la surface des chairs amputées ou frappées de gangrène.

Quelques considérations générales sur les circonstances qui retardent ou accélèrent la décomposition cadavérique, terminent l'entretien provoqué par l'article de M. Mégnin.

M. le Dr. Devron met sous les yeux de l'Assemblée une collection de cartes géographiques, dressées par Jansonius et Hondius successeur de Mercator, représentant le Continent Américain et les îles qui en dépendent, tels qu'ils étaient connus au 16me siècle, ainsi que la mer éthiopienne, c'est-à-dire cette partie de l'Océan Atlantique qui s'étend entre l'Afrique et l'Amérique Méridionale à partir de l'Equateur. Ces cartes sont intéressantes sous beaucoup de rapports; elles donnent les noms des nations indigènes, avec l'emplacement que chacune d'elles occupait aux premiers temps de l'exploration du Nouveau-Monde. Elles sont accompagnées d'un texte en latin donnant l'historique de la découverte de chaque région, un aperçu des divers produits du sol, minéraux ou végétaux, et une description sommaire, mais néanmoins curieuse et instructive, des mœurs particulières aux différentes populations. Il y a là pour le géographe, l'historien, l'ethnographe et le philosophe une excursion féconde à faire dans le passé.

PROMENADE AU CANADA.

GUY DE MORANT.

Le Canada, cette immense contrée, en partie découverte par Jacques Cartier, enlevée à la France et cédée à l'Angleterre par le traité de Paris en 1763, est, je crois, assez peu connu des Etats du Sud et c'est dommage : il mérite d'être visité et étudié. Possédé du désir de faire la connaissance de ce pays dont la domination anglaise n'a pu, en cent vingt-quatre ans, ébranler l'attachement à la France, je quittai la Nouvelle-Orléans vers la fin de juin par une de ces soirées dont la splendeur n'a rien à envier au ciel d'Italie et dont celui de la Louisiane est coutumier.

De la Nouvelle-Orléans à Toledo ou plutôt à Détroit, souffrant d'une affreuse migraine, rudement cahoté dans les chars du *Louisville and Nashvillé Railroad*, je n'ai pu juger du paysage qui m'a paru n'offrir rien d'extraordinaire. A Détroit le mal de tête et les employés du *Louisville and Nashville Railroad* disparaissent en même temps, remplacés (les employés bien entendu) par ceux du *Lake Shore* et du *Grand Trunk* dont la complaisance, la politesse augmentent l'agrément qu'on éprouve à voyager sur cette ligne. Cette partie du trajet est charmante. A droite presque toujours le lac. A gauche de jolis villages perchés sur des hauteurs couvertes d'arbres ; de distance en distance de petites villes tumultueuses, affairées.

A sept heures du soir nous arrivons enfin à Toronto, capitale de la province d'Ontario — à 36 milles de l'embouchure du Niagara — l'une des villes les plus florissantes du Canada. Elle est située sur la baie de Toronto, laquelle est tout simplement une partie du lac

Ontario dont elle est séparée par la péninsule connue sous le nom de pointe de Gibraltar sur laquelle s'élève le phare. Son vaste port bien abrité offre de grandes facilités pour le commerce ; aussi de nombreux steamers y entrent-ils et en sortent-ils chaque jour. Plusieurs réseaux de chemins de fer la relient à presque toutes les villes de quelque importance. Elle possède uue quinzaine de banques, de nombreuses églises, églises protestantes surtout, des rues larges, bien tracées, bordées de maisons d'une construction élégante. Le type Anglais prédomine à Toronto comme aussi le Protestantisme.

Je rencontre des soldats portant leur uniforme d'un air fier, un peu raide et fredonnant le *Rule Britannia*, il est vrai que nous sommes en pleine célébration du jubilé de la reine Victoria. Toutes les classes de la societé prennent part aux réjouissances—préparées depuis plus de six mois, me dit-on—avec un enthousiasme qui tient du délire. Décidément sa gracieuse (?) Majesté est encore bien populaire. Un peu plus loin j'avise des individus portant une casaqne rouge, un pantalon bleu, un casque blanc, une sacoche en sautoir. Ils ont une allure tout-à-fait militaire. Je m'informe : on me répond que ce sont les facteurs de la poste. Peut-être abuse-t-on de ma candeur de touriste.

Après deux jours de repos, je m'embarque pour Montréal à bord du *Corsican*, beau steamer appartenant au *Richelieu and Ontario Navigation Co.*, et sur lequel on est parfaitement bien sous tous les rapports. Commodément installé dans un fauteuil à la proue du steamer, je jouis avec délices du spectacle que j'ai sous les yeux. Le paysage, surtout sur la rive canadienne que nous suivons d'assez près, est d'une ravissante beauté. Les champs cultivés couverts de troupeaux alternent avec des hauteurs boisées entrecoupées de ruisseaux et des-

cendant en amphithéâtre jusqu'au lac Ontario, cette belle nappe d'eau qui a soixante milles de large et deux cents milles de long.

A sept heures et demie, nous sommes à la hauteur de Cobourg, petite ville de 5,000 habitants au centre d'un canton bien cultivé. Pendant que nous y prenons des passagers, le soleil, semblable à un immense globe d'or en fusion, descend graduellement à l'horizon, laissant derrière lui des tons de turquoise, d'ambre, d'émeraude, de rubis, d'améthyste qui se détachent sur l'azur du ciel, se réfléchissent dans les eaux. Peu à peu le croissant argenté de la lune laisse tomber sur le lac ses lueurs nacrées. Toutes ces teintes confondues produisent une lumière si pénétrante, si suave, qu'on la croirait empruntée à ces régions sidérales où, suivant une tradition touchante, les âmes à naître attendent dans un crépuscule opalin que sonne à l'horloge de l'éternité l'heure qui doit les unir à un corps, les mettre en possession de la vie de l'humanité. Il y a dans l'air, dans le ciel, sur les eaux un calme doux et profond qui fait rêver de l'infini.

Le lendemain à cinq heures du matin nous sommes devant Kingston, la ville la mieux fortifiée du *Dominion* après Québec et Halifax. Colonisée par les Français en 1672, elle fut nommée *Cataraqui.* Le comte de Frontenac y fit plus tard élever un fort auquel il donna son nom. Alternativement pris et repris par les Français et par les Indiens, ce fort fut détruit par une expédition sous le commandement du colonel Bradstreet en 1758. Les Anglais s'emparèrent enfin définitivement de cette place à laquelle ils donnèrent le nom de Kingston qu'elle porte encore aujourd'hui.

Nous entrons dans ce merveilleux archipel dont les îles au nombre de plus de dix-huit-cents parsèment le

St. Laurent sur un espace de 50 milles entre Kingston et Brockville, et sous le nom de *Mille Iles* offrent un spectacle unique. Elles ont toutes les formes, toutes les dimensions. Quelques unes ont à peine quelques pieds de superficie; d'autres ont plusieurs acres d'étendue. On y aperçoit d'élégantes villas aux fenêtres encadrées de lierre, de liserons de toutes les couleurs. Leurs toits de tuiles rouges brillent au milieu d'arbres dont le feuillage épais parcourt toute la gamme du vert, depuis le vert foncé du chataignier jusqu'au feuillage argenté du tremble. Une bande d'oiseaux traverse lentement l'air tranquille; tout ce paysage a une fraîcheur, une grâce exquises.

En quittant Kingston nous passons devant Alexandria Bay, le Saratoga du Canada, Brockville, Prescott: Nous voici dans les fameux Rapides du St. Laurent dont la plupart des *Guides* font une description tellement *sensationnelle* que j'en ai éprouvé, pour mon compte, une impression de désappointement. * Je dois dire que d'autres personnes se sont montrées plus accessibles que moi aux émotions du moment. Une dame en route pour Murray Bay a passé (et ce qui est plus grave fait passer) la nuit blanche à ses voisins sous prétexte que d'un moment à l'autre nous pouvions être engloutis ou à peu près. Une autre s'est évanouie de terreur au passage de *La Chine*, le dernier des Rapides, et aussi le plus redoutable, dit-on. Mais nous avons à bord un pilote expérimenté, l'Indien Baptiste—un type caractéristique — il sait son affaire, et sa longue expérience nous met à l'abri de tout danger. On peut donc jouir sans crainte de l'extrême vélocité du steamer dont la marche se ralentit en approchant du pont Victoria sous lequel nous devons passer. Ce pont

* On me dit que pour juger de la force des Rapides, du danger qu'ils offrent, j'aurais dû me placer à l'avant du steamer, non sur le côté.

est le plus beau qu'il y ait en Amérique, disent les Canadiens. Il a un mille trois-quarts de long et fut érigé en 1859 par James Kodges sur les dessins de Robert Stephenson et d'Alexander Ross. Il fut inauguré par le prince de Galles en 1860 et a coûté sept millions de dollars. Il appartient au *Grand Trunk Railway Company* dont les trains mettent cinq minutes à le traverser. Sur un petit morceau de terre presqu'au bout du pont Victoria, on voit un bloc de pierre énorme appelé : le mémorial des émigrants. Ce bloc a été pris dans le lit du St.-Laurent, élevé sur un piédestal en maçonnerie par les ouvriers employés à la construction du pont. On y lit l'inscription suivante : " Pour préserver de la profanation les restes de 6,000 émigrants morts........... 1847-48, cette pierre est érigée par les ouvriers de MM. Brassey et Betes employés à la construction du pont Victoria, 1859."

Le *Corsican* passe lentement sous le pont, jette l'ancre près d'un magnifique wharf en pierre : nous sommes à Montréal.

Située au 45° 31' de latitude nord, la ville de Montréal, métropole commerciale du Canada, est construite sur une île au confluent du St. Laurent et de l'Ottawa, au pied de la montagne à laquelle Jacques Cartier donna le nom de Mont-Royal qu'elle porte encore. Fondée en 1642 par Maisonneuve qui la baptisa *Ville Marie de Montréal*, elle fut mise sous la protection de la Vierge. Hochelaga, aujourd'hui un faubourg de Montréal, était un village indien dont les habitants, appartenant à la tribu des Hurons, firent bon accueil à Jacques Cartier. Les Français eurent plus tard beaucoup à souffrir des déprédations des Iroquois, alliés des Anglais qui s'emparèrent de Montréal en 1760. Pris par les Américains en Novembre 1775 pendant la guerre de l'Indépendance,

repris par les Anglais en 1776, il subit diverses vicissitudes. En 1849 les Loyalistes attaquèrent le Gouverneur Général, Lord Elgin, firent irruption dans le Parlement (sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le marché Ste-Anne), en chassèrent les membres et mirent le feu à l'édifice. Depuis lors Montréal cessa d'être le siége du Parlement qui fut transféré à Ottawa.

Sur une population de 170,000 habitants plus de la moitié sont Français : un cinquième Irlandais. Les deux tiers au moins appartiennent à la religion catholique et vivent généralement en paix avec leurs voisins protestants, ce qui prouve en faveur de la tolérance des deux partis. On me racontait même à ce sujet des faits qui paraissent concluants. Ainsi, immédiatement après la conquête, les protestants purent, la messe dite, célébrer leur service dans une église catholique. De 1766 à 1786 l'église des Récollets fut à la disposition des anglicans tous les dimanches après midi. Les presbytériens furent plus tard autorisés à se servir de la même église en dehors des heures réservées aux cérémonies du culte catholique. Lorsqu'en 1792 ils prirent possession de leur temple rue St.-Gabriel, en témoignage de leur reconnaissance pour l'usage gratuit de l'église, ils firent aux Récollets une offrande de cierges pour l'autel et de vin pour le saint sacrifice.

Quand le lendemain de mon arrivée je visitai la plus ancienne église de la ville, Notre-Dame de Bon-Secours, fondée en 1771, on me rapporta un autre trait de tolérance dû cette fois aux protestants. Il fut, il y a quelques années, question de démolir Notre-Dame de Bon-Secours afin de construire sur son emplacement une station de chemin de fer. Des protestants poussés par l'amour du pittoresque, pénétrés de respect pour la bonne sœur fondatrice—dont le portrait orne le panneau de

gauche de l'entrée, réclamèrent avec tant d'ardeur que l'évêque dut intervenir pour empêcher la vente de l'édifice. Tous ces détails me paraissent fort intéressants ; je me promets de revenir visiter l'église, ce qui m'est d'autant plus facile qu'elle est tout près de l'hôtel où je suis descendue.

L'hôtel Jacques Cartier, sur la place du même nom est à un demi îlet du St-Laurent que de la fenêtre de la chambre que j'occupe au premier étage, j'aperçois à ma gauche, tandis qu'à droite, au-delà du momunent élevé à l'amiral Nelson par les Montréalais—et qui au point de vue de l'art n'est pas une merveille tant s'en faut—je distingue le City Hall, le Court House, dans le lointain le Mont Royal. Sans avoir la prétention de faire concurrence au St. Lawrance Hall, au Windsor, etc., le Jacques Cartier est un hôtel très-respectable où l'on est confortablement, à un prix modéré ; renseignement que je crois n'être pas sans valeur pour ceux de mes lecteurs qu'une excursion à Montréal tenterait. On y rencontre des Européens en quête de distractions ou d'affaires lucratives, des ecclésiastiques, voire des membres du Parlement qui y sont installés avec leur famille. Un ex-ministre, président du Sénat, un des écrivains dont s'enorgueillit le Canada, M. P. J. O. Chauveau, y demeure avec ses petites-filles quand il est à Montréal.

Je me souviens à propos que j'ai quelques lettres à remettre. Cela me fera voir la ville ; je tourne le dos au magnifique St-Laurent et je me dirige vers la rue Notre-Dame qui a deux lieues de long. J'avise une bonne dame qui passe et lui demande poliment : " La rue St-Denis, s'il vous plaît ?—La rue St-Denis ? Tout au bout là-bas ; allez toujours." Je ne comprends pas parfaitement ; je poursuis néanmoins : Et la rue Sherbrook ?—Oh ! bien là, loin, loin en l'air." Elle est en effet bien en l'air, c'est-à-

dire bien à pic, la rue Sherbrook. C'est égal, l'explication ne me paraît pas limpide, mais je ne veux pas faire l'humiliant aveu de mon peu de compréhension. Je salue et, dans l'espoir d'être mieux renseigné, je m'adresse à un gardien de la paix dont les indications sont plus précises. Je flâne en route : on ne peut bien connaître une ville que l'on ne parcourt qu'en voiture. Il me plaît de regarder ces maisons en pierre aux façades sculptées, aux jardins dont les arbres énormes donnent un ombrage séculaire. Dans la rue St-Jacques, macadamisée comme un grand nombre d'autres, on remarque de beaux édifices, la banque de Montréal, la plus ancienne du Canada, celle de Toronto, celle du Peuple. Plusieurs compagnies d'assurance ; devant la façade de l'une d'elles, on voit une statue représentant Atlas soutenant le monde ; Molson's Bank, elle porte le nom de celui qui construisit en Amérique le second bateau à vapeur lequel reçut le nom de *Accommodation* et fit en trente-six heures son premier voyage entre Montréal et Québec, (novembre 1809.)

Montréal ne compte pas moins de soixante dix-sept églises tant catholiques que protestantes. C'est par elles que le voyageur commence d'ordinaire ses excursions. En touriste qui respecte les usages reçus, je ne veux rien changer au programme établi. Le dimanche qui suit mon arrivée, je vais à la messe de Notre-Dame, généralement appelée la cathédrale française, le plus grand édifice religieux qu'il y ait en Amérique—disent les Canadiens—après la cathédrale de Mexico. Elle est située rue Notre-Dame, en face de la place d'Armes qui occupe l'emplacement où fut le premier cimetière catholique. Elle a coûté six millions et offre à l'extérieur quelque ressemblance avec Notre-Dame de Paris. Elle peut, dit-on, contenir douze mille personnes. Je suis arrivé fort avant l'heure du service. Moyennant le payement de vingt-cinq cents à

une espèce de gardien, il m'est permis de faire l'ascension des tours qui ont deux cent vingt-huit pieds de haut et du sommet desquelles on a la vue de Montréal. La cloche nommée le Bourdon a coûté vingt-cinq mille piastres et pèse 24,800 livres ; elle a un pied d'épaisseur. Outre cette cloche énorme, il y en a encore dix autres.

Je descends enfin. L'église est comble des nefs aux tribunes dont les gradins sont tous occupés. Partout autant d'hommes que de femmes ; on se croirait au théâtre un jour de première et l'on me dit que c'est toujours ainsi. Mal placé pour entendre le prédicateur—dont la voix est d'ailleurs assez faible—je jette un coup d'œil autour de moi. Les piliers qui soutiennent l'église sont formés de huit colonnettes de diverses couleurs imitant le marbre. Des arabesques, des étoiles d'or en parsèment la pourpre, l'azur, le vert : c'est d'un riche effet. Après l'office je remarque le chœur dont toutes les boiseries, stalles des chanoines, etc., sont admirablement travaillées. Un prophète, Ezéchiel je crois, soutient la chaire dont l'abat-voix est surmonté de trois étages de statuettes en bois. Beaucoup de tableaux dont, avec mes yeux fatigués, je ne puis apprécier le mérite ; d'ailleurs le temps est couvert, il fait trop sombre. Je serais enchanté de ma longue station si les pieux Canadiens n'avaient la déplorable habitude d'interdire presque toute ventilation dans leurs églises. Dans des fenêtres dont la hauteur paraît être d'au moins douze pieds, on a pratiqué de petites ouvertures de vingt-quatre à trente pouces au plus dont le devoir est de renouveler l'air vicié par la respiration de huit à dix mille personnes—et encore plusieurs de ces ouvertures demeurent-elles impitoyablement fermées. Dans de telles conditions la ferveur est méritoire. Au reste, ce n'est pas au Canada seulement que les fenêtres des églises semblent avoir été

percées uniquement pour le plaisir des yeux sans que les poumons aient rien à réclamer. Il en résulte qu'une atmosphère échauffée, épaissie, dispose au sommeil, et les beaux discours du prédicateur sont perdus pour l'auditoire qu'un air plus pur empêcherait de s'endormir. Mais ceci est une digression.

Je me dirige ensuite vers l'église des Jésuites, nouvellement construite rue de Bleury. Elle est d'un style plus sévère et me plaît beaucoup. L'air circule librement sous ses voûtes élevées. Ses murs sont ornés de fresques monochromes d'un excellent effet.

En revenant, je m'arrête au temple presbytérien de la rue St-Gabriel, la plus ancienne église protestante au Canada et qui doit à son antiquité relative un cachet pittoresque tout particulier. Une pluie torrentielle, digne des plus beaux jours d'inondation de la Nouvelle-Orléans et suivie d'un vent du Nord des plus piquants, me retient à l'hôtel.

Après cette réclusion forcée j'ai hâte de suivre le conseil qui m'a été donné de visiter la future cathédrale en voie de construction, rue Dorchester en face de Dominion square. Commencée vers 1868 les murs et le toit seuls sont achevés. L'emplacement de l'autel est indiqué. Quand elle sera achevée ce sera un fort beau monument. Les Montréalais en sont fiers, la montrent aux étrangers en leur apprenant qu'elle est bâtie sur le modèle de St-Pierre de Rome. Jusqu'à présent la ressemblance n'est pas complète. Les Bramantes, les Michel-Anges, les Raphaëls canadiens la développeront plus tard. Le char de la rue Ste-Catherine me conduit à Notre-Dame de Lourdes, fort jolie église dont la crypte renferme un fac simile de la grotte de Lourdes que l'on fait visiter aux étrangers.

Je m'arrange ensuite avec un charretier—au Canada un cocher de voiture s'appelle un charretier—pour me

conduire au Mont-Royal, promenade charmante qui aboutit au sommet élevé de 700 pieds au-dessus du St-Laurent. On y a tracé un beau parc orné d'arbres superbes : érables, pins, ormes, sapins, et émaillé de fleurs de toute espèce. On y a transporté le cimetière protestant et le cimetière catholique tous les deux fort bien entretenus ; ce dernier remarquable par un calvaire auquel conduisent les quatorze stations du chemin de la croix. Du côté méridional on jouit d'un coup d'œil magnifique. La ville entière s'étale au pied de la montagne. On distingue le couvent des Sœurs Grises, l'Hôtel-Dieu, les réservoirs construits sur un côté de la montagne. L'eau nécessaire aux habitants est prise dans le St-Laurent à un mille au-dessus des rapides de La Chine. Le grand réservoir creusé dans le roc à deux cents pieds au-dessus du fleuve a huit cent dix pieds de long, trois cent soixante-quinze de large, vingt-quatre de profondeur et peut contenir 36,500,000 gallons d'eau. A quelque distance, l'île de Ste-Hélène où ont lieu force parties de plaisir dans la belle saison, doit son nom à la femme de Champlain, Hélène Boullé, la première dame européenne qui s'établit au Canada. Pendant plusieurs années cette île servit au gouvernement anglais de magasin militaire. Le fort et les casernes subsistent encore. Mon cicérone me fait remarquer vers le sud, au-delà du majestueux St-Laurent, le mont St-Hilaire dont le sommet est couronné d'une chapelle en ruines. Une forte dépression sur le flanc de la montagne est occupée par un lac aux eaux limpides et profondes. Cela rappelle le lac de Gaube au sommet des Pyrénées.

Enfin, dans le lointain, sur l'azur profond du ciel, se dessinent à gauche, les Montagnes Vertes qui donnent leur nom à l'Etat de Vermont, à droite, la chaîne des Adirondacks dans l'Etat de New-York.

Dans mes excursions, je me garde d'oublier les *Young Men's Christian Association.* Ce magnifique édifice—situé au coin de la place Victoria et de la rue Craig—possède une bibliothèque et une salle de lecture ouverte de huit heures du matin à dix heures du soir à tous les jeunes gens indistinctement, qu'ils soient Montréalais ou étrangers. Les jeunes étrangers venant à Montréal pour y chercher de l'emploi, feront bien de s'adresser à l'Association. Parmi les établissements consacrés à l'éducation il faut noter l'Université McGill qui doit son existence à l'Ecossais McGill. A sa mort, en 1813, il légua $150,000 pour fonder un collége portant son nom. Elle est actuellement dirigée par M. Dawson, président de la Société Royale et savant bien connu en Europe. La bibliothèque de l'Université McGill renferme 25,000 volumes.

L'Université de Laval dont le siége est à Québec a une succursale à Montréal. Elle est pour les catholiques ce qu'est l'Université McGill pour les protestants. Il y a aussi le Collége de Montréal, le Collége des Jésuites. Pour les jeunes filles, le couvent de Ville-Marie (dirigé par les Sœurs-Grises), autrefois Monkland, était la résidence du Gouverneur Général du Canada. La magnifique maison des dames du Sacré-Cœur, vraiment maternelles avec leurs pensionnaires, ne faisant aucune distinction entre les riches et les pauvres, plus affectueuses peut-être envers celles-ci dont plusieurs reçoivent chez elles une éducation gratuite ; elles donnent à leurs élèves une instruction solide, et, avec les vertus qui font la chrétienne, leur enseignent l'urbanité, le savoir-vivre qui conviennent à la femme du monde.

***

Je lis sur les journaux l'annonce d'une Loterie

Nationale sous le patronage de M. le curé Labelle au profit de l'Œuvre des Sociétés diocésaines de colonisation de la province de Québec. Tentons donc la fortune ; rebelle sur les bords du Mississippi, elle m'accordera peut-être ses faveurs sur ceux du Saint-Laurent. Je me dirige vers le numéro 19 de la rue St.-Jacques. J'achète un billet qui me fera peut-être gagner un immeuble de cinq mille piastres dont—le cas échéant—je serais fort embarrassé si l'on n'offrait d'en payer la valeur moyennant 10 o/o d'escompte. Si j'allais avoir de la chance j'en serais enchanté et encore plus étonné. D'aucuns allégueront peut-être qu'il ne faut pas jouer à la loterie, que c'est immoral, et ceci, et cela. C'est possible mais je n'en crois rien, surtout quand, ainsi que dans le cas actuel il s'agit d'une œuvre nationale et patriotique, ce dont j'ai acquis une certitude absolue.

Fondée en juin 1884 sous l'autorité de l'Acte de Québec, chap. 36, cette Œuvre continue la Société coopérative de défrichement et de colonisation commencée par M. Hébert, curé de St.-Paschal. Il s'agit de peupler les vallées qui forment le prolongement de la province de Québec. M. Labelle a fait de sa paroisse le point d'appui de la colonisation dans cette direction. En pesant sur l'opinion il a obtenu du gouvernement la construction du premier tronçon de chemin de fer du Nord qui va de Montréal à St.-Jérôme.

De son presbytère, M. Labelle dirige des explorations géologiques. Les riches gisements qu'il découvre sont autant d'arguments pour pousser le gouvernement provincial à ouvrir des chemins. Faisant appel à l'obole du plus humble fidèle comme à la générosité des riches, il a créé avec le concours de l'évêque une société de colonisation du diocèse de Montréal. Elle emploie les cotisations à fonder des églises qui doivent attirer les

colons et ouvrir des chemins entre les paroisses, toutes œuvres éminemment civilisatrices. (1)

" Allez au Nord, Canadiens Français," dit le Père Labelle, et c'est ce qu'ils font avec succès, poussant leurs excursions presque dans le Nord-Ouest où, par leurs alliances avec les Indiens, ils ont ouvert le Far West à la bannière étoilée. N'oublions pas qu'au 17me siècle Joliet, le jésuite Marquette, Cavelier de la Salle ont découvert le Mississipi. Ce sont les missionnaires français qui, au milieu des sauvages, ont fondé les premiers postes à l'abri desquels les colons ont fait leurs défrichements. Ce sont des soldats français qui ont élevé les forts de Frontenac aujourd'hui Kingston, de Vincennes, de St.-Louis. Français encore le Père Arnaud et la Vérendrye qui ont découvert les Montagues Rocheuses.

GUY DE MORANT.

(Suite et fin au prochain numéro.)

Publications Reçues.

Journal of Education.

Medical and Surgical Journal.

DEPARTMENT OF THE INTERIOR. Tenth census of the United States. Envoyé sur la demande de l'Hon. James B. Eustis.

Revue Canadienne.

Bulletin officiel de l'Exposition Universelle de 1889.

Journal Barral.

Le Semeur.

Bulletin de la Société d'Acclimatation.

Asociacion rural del Uruguay.

Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino.

Revue Politique et Littéraire.

---

(1) Voir *La Race Française dans l'Amérique du Nord,* par Claudio Janet, dans le *Correspondant.*

MISCELLANÉES.

ASTRONOMIE.—L'ellipse, à laquelle on rapporte le mouvement des planètes dans notre système solaire, n'a rien de réel ; il n'y a pas une seule planète qui se meuve dans une courbe parfaitement elliptique ; toutes sont déviées de leur course par les attractions réciproques qu'elles exercent les unes sur les autres.—E. Littré.

—Il y avait autrefois des cités merveilleuses illuminées joyeusement aussi par ce même soleil qui nous éclaire. Le mouvement, la joie, le plaisir circulaient dans leur sein ; les sciences, les lettres, les arts, la politique y étaient cultivés avec un succès toujours grandissant, et il semblait qu'un tel triomphe ne dût jamais finir.

Cherchez aujourd'hui la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui gardait le trésor de toutes les sciences de l'antiquité, cherchez les jardins suspendus de Sémiramis à Babylone ; cherchez les fastes de Memphis, de Thèbes, de Ninive, de Tyr, de Sidon ; cherchez les ruines de Troie !.... Et pourtant toutes ces capitales datent d'hier. Qu'est-ce que trois mille ans dans l'histoire de la nature ? Le seul mouvement astronomique de la précession des équinoxes demande vingt-six mille ans pour s'accomplir.—C. Flammarion.—*Dans le ciel et sur la terre.*

LITTÉRATURE.—Les drames d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide sont aussi intéressants, à coup sûr, que la plupart des pièces qui se fabriquent aujourd'hui. Presque personne ne les connaît, même dans la société polie. Aristophane, Plaute et Térence étaient des hommes d'esprit ; je ne sais pas si nous comptons beaucoup de vaudevillistes qui leur soient supérieurs. Leurs pièces vous paraîtraient vraiment amusantes si vous les lisiez ; mais on ne les lit pas, et pourquoi ? Parce que le collége a jeté une couleur d'ennui sur tout ce qui vient d'Athènes ou de Rome.—Edmond About.—*Le Progrès.*

Paléontologie.—Une question importante dans les recherches modernes, c'est celle de l'origine de l'homme. Venu le dernier des êtres organisés, en quoi leur fait-il suite? Trouvé dans toutes les régions du globe, quelle est celle qui le vit éclore?

Si nous observons la nature dans son mode de procéder, nous voyons que l'homme a dû apparaître faible, se développant d'abord par des instincts, puis arrivant insensiblement à s'organiser lui-même, à se dégager de la matière, à créer par ses propres mains ce que réclamaient ses besoins. Il a fallu une longue suite de siècles pour parvenir à ce dernier résultat; et dans cette période indéfinie, l'homme que j'appellerais primitif est perdu pour la science; ce qu'il peut avoir laissé de débris a facilement disparu sous l'influence du temps et des agents destructeurs de la nature.... Dans nos recherches fossiles, nous avons bien trouvé des débris humains; mais les plus détériorés, les plus antiques étaient toujours accompagnés d'objets industriels et placés dans des circonstances qui attestaient une civilisation déjà commencée. C'est donc l'homme, mais longtemps après son apparition sur le globe.

Les calculs les plus modérés, guidés par une sévère induction, considérant la lenteur que met la nature à exhausser ses terrains, reportent au moins à trente mille ans l'époque où l'homme (*accompagné d'objets industriels*) existait dans nos contrées (*Belgique*).—Théophile Cailleux.

Physiologie.—Que l'on coupe, sur un animal vivant, les lobes cérébraux, le cervelet, les corps striés, les couches optiques, les tubercules quadrijumeaux, la protubérance annulaire, on tue chacune des fonctions qui se rapportent à ces différentes régions de l'axe cérébro-spinal; mais l'animal exécute encore des mouvements respiratoires, il vit de la vie partielle localisée dans les poumons. Que si l'on continue d'enlever de haut en bas des rondelles nerveuses sur le bulbe rachidien, dès que l'on arrive à la tranche d'où partent les nerfs qui président à la respiration, la poitrine est instantanément frappée d'immobilité.

C'est surtout dans les agonies prolongées que l'on voit la vie se défaire pièce par pièce. Chez une petite fille devenue phthisique à la suite d'une rougeole, le coma commença sept jours avant la mort; pendant toute cette dernière semaine, l'enfant ne put ni parler ni avaler. La paralysie frappa les membres inférieurs, s'étendit à l'abdomen où elle abolit, l'une après l'autre, toutes les fonctions sous-diaphragmatiques. Poursuivant son cours ascensionnel, elle immobilisa, étage par étage, les muscles de la poitrine et rendit les mouvements du cœur imperceptibles à l'oreille. Pendant que la mort montait ainsi d'un mouvement lent mais continu, la décomposition cadavérique la suivait. Il vint un moment, où la vie ne se manifestait plus que par des frémissements fibrillaires dans les muscles du cou, et par une oscillation convulsive et fréquente qui portait brusquement les globes oculaires de droite à gauche et de gauche à droite. Quand on mettait un écran devant la figure de la petite agonisante, tout le reste de son corps rappelait exactement ces *sujets* déjà *avancés* des salles de dissection. Pendant les sept jours qui précédèrent l'abolition absolue des contractions musculaires des yeux, on eût pu, sans qu'elle le sentît le moins du monde, promener le scalpel dans ses chairs, en allant de bas en haut.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE BLEUE

Paris, 11 Février 1888.

SOMMAIRE DU No. 6.

LE TRAITÉ AUSTRO-ALLEMAND, par M. Ernest Lavisse.

LE TRAITÉ DE COMMERCE FRANCO-ITALIEN, par M. Ch. Benoist.

LE BOUQUET DE VIOLETTES, Nouvelle, par M. Ch. Bourgault-Ducoudray.

L'ALLIANCE FRANÇAISE, Discours de M. Pierre Foncin.

LITTÉRATURE ANGLAISE : Le Plan de campagne, de Miss Mabel Robinson, par M. James Darmesteter.

PEINTRES CONTEMPORAINS. — M. Puvis de Chavannes (suite et fin), par M. Gabriel Séailles.

CHRONIQUE MUSICALE.—Opéra : La Dame de Monsoreau, par M. de Récy.

CAUSERIE LITTÉRAIRE. — M. Paul Renan : La France chevaleresque.—M. Marcel Prévost : Chonchette. — *** : La Neuvaine de Colette.

BULLETIN.—Revue bibliographique.

